

Récit du tremblement de terre du Valais

(25 juillet 1855)

écrit par *David LENOIR*

L'ouvrage d'Emile Lenoir¹ qui contient le récit du tremblement de terre du Valais en 1855 n'a été tiré qu'à 120 exemplaires, il est donc peu connu. Nous pensons qu'il est intéressant de le résumer ici.

Le 21 juillet 1855, David Lenoir et son fils Jules, âgé de neuf ans, étaient partis pour visiter la vallée de Saint-Nicolas. Ils gagnèrent le Gornergrät. A leur retour le 25 juillet ils s'arrêtèrent à Saint-Nicolas vers midi, à l'hôtel de la Croix-Blanche. Voici le récit de D. Lenoir :

« Le repas achevé, j'allais faire sécher mes vêtements devant le feu de la cuisine, et j'engageais la conversation avec la fille de l'auberge. Tout en causant, et pour me rendre compte du temps, je sortis sur un petit balcon, d'où la vue se promenait sur les environs, et où je fus suivi de mon fils et de la cuisinière.

Nous n'avions pas échangé quatre paroles, qu'une violente secousse, de bas en haut, qui se renouvela plusieurs fois, et accompagnée de détonations terribles, vint glacer nos cœurs d'effroi.

Nous nous regardâmes avec des yeux hagards, et, prompts comme l'éclair, nous sautâmes dans la cuisine, où le plancher se disloquait et où les meubles se renversaient pêle-mêle.

Nous nous précipitâmes dans l'escalier et, de là, dans la rue étroite, sans trop savoir où nous dirigions nos pas.

Les secousses étant continuelles, plusieurs maisons avaient déjà de larges ouvertures et tombaient en ruines. Celles qui étaient construites en bois résistaient mieux, mais étant couvertes de larges plaques d'ardoises qui se détachaient des toits, il en résultait un danger très réel pour gagner la campagne. Il n'y avait cependant pas à hésiter. J'entraînai mon petit Jules au travers de ces projectiles, et nous

¹ Emile Lenoir : David Lenoir, Genève 1905.

ne ralentîmes notre marche que lorsque nous fûmes un peu à l'abri du danger que les habitations nous avaient fait courir...

La pluie tombait en abondance. Les hauteurs, couvertes d'épais brouillards, nous cachaient leurs cimes. Nous entendions un bruit épouvantable provenant de blocs de rochers qui se détachaient de leurs flancs et se précipitaient dans les gorges. La terre ne cessait de trembler. Au premier moment, je crus que tout espoir de salut devait être abandonné et qu'il ne nous restait qu'à recommander notre âme à Dieu et à nous préparer à la mort. Mon pauvre enfant, me tenant par la main, me demandait ce qui arrivait, et, comme je ne m'étais pas encore rendu compte de la cause exacte de ce bouleversement de la nature, je lui répondis que c'était la montagne qui s'écroulait, comme à Golder, dans le canton de Schwytz, et que nous étions dans un grand danger...

Tout à coup, au détour du sentier, je vois venir à moi quatre figures, pâles et défaites, dont jamais je n'oublierai l'expression.

C'étaient quatre jeunes hommes, qui me racontaient qu'à quelques pas de nous, ils venaient d'avoir l'un de leurs chevaux frappé d'un roc et tué sur le coup, leur guide renversé et mutilé, et avaient vu, sous leurs yeux, deux chalets réduits en poussière par ces prodigieux projectiles qui se détachaient des hauteurs.

La rive gauche de la Viège où ils se trouvaient, présentait trop de danger pour fuir sur le chemin de Stalden, ils décidèrent de passer sur la rive droite, moins abrupte et ils allèrent se réfugier à l'abri d'un chalet : deux touristes bernois s'étaient joints à eux, ils étaient huit.

Après avoir rendu grâce à Dieu pour leur délivrance, ils demandèrent au propriétaire du chalet qui les abritait, de les conduire sur les hauteurs. Ils arrivèrent à Graechen où un bon curé leur offrit l'hospitalité de sa maison. L'église de ce village avait beaucoup souffert, la voûte s'était ouverte, par contre les maisons en bois dont les poutres sont fortement liées, avaient peu de mal. Les secousses se renouvelaient sans cesse et continuèrent pendant toute la nuit.

Le lendemain matin, on tint conseil : l'idée de suivre le chemin ordinaire sur Kalpetran et Stalden fut écartée à cause du danger des chutes de pierres. On leur fit entrevoir la possibilité de gagner Stalden en suivant les pentes boisées de la rive droite de la vallée.

« On adopta ce parti, et, nous étant assurés de deux bons guides nous partîmes accompagnés des vœux de notre hôte, qui fit même avec nous une partie de la route.

Bientôt il fallut s'engager dans la forêt et descendre presque à pic ; ce trajet fut très pénible parce qu'il n'y avait pas de sentier tracé et que l'humidité rendait les pentes très glissantes, mais nos guides vigoureux nous furent d'un bon secours. Jules fut placé sur les épaules de l'un d'eux, et nous atteignîmes sans accident le village de Stalden.

Mais quelle désolation régnait dans ce village que nous avions trouvé si riant trois jours auparavant ! Plusieurs chalets étaient renversés, le mur de clôture du cimetière qui entoure l'église et soutenait le terrain, avait cédé, et l'éboulement des terres avait mis les tombes à découvert. Les habitants, réunis sur une petite place avec leur curé, tenaient conseil, et leurs figures défaits exprimaient leur profonde inquiétude. »

Entre Stalden et Viège ils remarquèrent de nombreux blocs éboulés et une grosse source qui avait jailli au moment des secousses.

« A notre entrée dans le bourg de Viège, nous prîmes à gauche pour visiter l'église principale dont le beau clocher avait été coupé et précipité sur le presbytère, et dont la voûte s'était écroulée et avait recouvert de ses débris tout l'intérieur à plusieurs pieds de hauteur. Ce spectacle n'annonçait rien de bon pour le reste de la ville, et, en effet, en nous engageant dans les rues étroites, il nous fut aisé de reconnaître combien tous les bâtiments avaient souffert.

L'Hôtel du Soleil, où nous comptions nous arrêter, est situé au bas de la ville. Sa façade borde la route du Simplon. C'est un bâtiment assez considérable haut de trois étages et devant lequel s'étend une petite place. Au moment où nous arrivions, deux mulets montés par un touriste et sa femme, se disposaient à partir pour Zermatt. Les guides, nous voyant venir, s'approchèrent de nous et s'informèrent si la route était praticable. Notre étonnement fut grand, à la pensée que des amateurs songeaient, de gaité de cœur, à s'enfoncer dans les défilés d'où nous avions eu tant de peine à sortir. Aussi je détournais ces étrangers de leur dessein, leur représentant qu'ils couraient le risque de leur vie ; mais la courageuse amazone me répondit que, « puisque nous avions pu venir à Viège, elle ne voyait pas pourquoi elle ne pourrait pas arriver à Zermatt ».

A peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, qu'un tonnerre souterrain effrayant se fait entendre, suivi immédiatement de trois ou quatre détonations successives. Les mulets qui portent nos deux voyageurs se cabrent, jettent leurs cavaliers à terre et partent au galop. Les paysans qui s'étaient groupés autour de nous s'enfuient à

toutes jambes ; mon petit garçon et nos compagnons de route les suivent sans savoir ce qu'ils faisaient, et je restai seul avec mon guide à attendre ce qui allait se passer. Quelle angoisse pendant quelques secondes qui s'écoulèrent ensuite. Je sentais que la fuite était absurde, car nous avions à faire à un ennemi invisible qui pouvait nous engloutir partout. Tout cela ne dura qu'un instant, je n'avais pas eu le temps de me retourner pour appeler mon fils, qu'une secousse terrible vint soulever le sol, et j'assistai là, impassible, et comme cloué à la place que j'occupais, à la démolition de l'hôtel que j'avais devant moi. La toiture s'enfonça avec fracas, puis les murs commencèrent à s'ébranler, et se précipitèrent par pans énormes dans la rue ; les maisons qui étaient derrière moi se disloquaient de la même manière, et je vis venir, blanc de frayeur, mon pauvre Jules qui s'échappait d'une rue voisine.

Les secousses se succédaient sans interruption, et elles durèrent une demi-heure, qui nous parut un siècle. La dévastation arriva à son comble, et je vois encore d'énormes blocs se détachant de la montagne qui domine la rivière, et se précipitant dans la vallée, en couchant sur leur passage, au travers des forêts, de gros sapins, avec autant de facilité que si c'eut été des épis de blé. »

Rentré à Genève, D. Lenoir prit l'initiative de former un comité, dont le général Dufour voulut bien accepter la présidence, afin de solliciter des dons pour les sinistrés. On recueillit environ 20,000 francs. D. Lenoir revint alors en Valais avec William de la Rive pour les distribuer. Il signale le campement des habitants de Viège sous les tentes que l'Etat du Valais leur avait envoyées. Au-dessous de Graechen, il vit toute une forêt qui se détachait de la montagne et s'affaissait vers le fond de la vallée.

Les secousses durèrent jusqu'en février 1856.